

## COMPOSITION DE PHILOSOPHIE ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

**Yves Duroux, David Lefebvre, Élisabeth Schwartz, Céline Spector**

**Coefficient : 3 ; durée : 6 heures.**

Le jury était entièrement renouvelé par rapport à celui de l'an dernier, à une exception près. La permanence d'Yves Duroux, qui a pu comparer avec le traitement du précédent sujet (« Forme et signification »), a permis de faire apparaître que les candidats avaient été cette année, en général, moins inspirés par le sujet. Il renouait avec la forme interrogative ainsi qu'avec la tradition du « méta-sujet » ; c'était aussi un « classique » des épreuves orales du concours B/L depuis très longtemps, comme on pourra le constater en consultant les Rapports. Il ne revêtait donc aucune originalité. C'était pourtant un sujet difficile et donc sélectif pour deux raisons aux moins.

Une certaine culture, philosophique, scientifique ou historique, était nécessaire pour être à même de réfléchir à partir d'une représentation concrète d'un faux problème. La maîtrise d'un *exemple* au moins était indispensable. Comme le sujet devait permettre aux candidats d'articuler des connaissances issues de plusieurs champs de leur savoir (sciences sociales, mathématiques, politique, histoire des idées, etc.) et de réfléchir en philosophe sur ces « choses » assez concrètes que sont les problèmes ou les faux problèmes tels qu'ils apparaissent dans ces différents domaines, la moindre des choses était de pouvoir recourir utilement à des données positives issues de ces différentes disciplines.

La forme interrogative rendait aussi le sujet difficile. Ceux qui ont compris ce qu'était un faux problème n'ont pas toujours réussi à construire une réflexion progressive : si de nombreux candidats sont arrivés à voir que le faux problème est ou bien ce qui n'a aucune solution ou bien ce dont la solution est évidente, peu ont réfléchi sur ce que cela *signifie* pour celui ou pour ce qui pose ou produit les problèmes (pour l'entendement, la raison, l'intelligence, l'homme, son langage, une société, etc.). Dans les cas où la notion était connue, le plan prenait donc souvent l'allure d'une juxtaposition de critères et de cas de figure sans aucune liaison spéculative interne. Le candidat restait ainsi prisonnier d'une compréhension étroite de la demande de définition contenue dans l'énoncé, qui appelait, tout autant qu'une recherche de définition et d'un principe de classement, une réflexion sur les *causes* de l'existence de faux problèmes et le *sens* de cette existence. Il appelait aussi, ce que certains candidats ont su faire, un début de réflexion en retour sur la nature des « vrais problèmes » et leur mode de réalité (comment les rencontre-t-on ? à quoi les reconnaît-on ?) dans différents domaines, politique, philosophique ou scientifique.

Le sujet était cependant traitable avec un minimum de culture, pas forcément philosophique, de rigueur et d'honnêteté intellectuelles, comme l'existence d'un nombre important de très bonnes ou d'excellentes copies l'a montré. La moyenne a été de 7,43 (7,31 il y a deux ans et 7,88, l'an dernier). Une copie a impressionné par sa maîtrise conceptuelle et ses connaissances (sur Bergson, Kant et Wittgenstein) et a valu à son auteur, qui n'a pas été admis, la meilleure note (18/20). Le jury n'avait cependant pas d'attentes précises en termes de « références ». Contrairement à ce qu'on pense parfois, il n'y avait à ses yeux aucun auteur obligé non plus qu'aucune problématique attendue. De très bonnes notes ont été données à des

copies qui avaient choisi des démarches très différentes, pourvu qu'elles soient fondées sur de solides connaissances tantôt en histoire des sciences, tantôt en sociologie ; nombre de candidats parfaitement préparés ont su également approfondir des exemples empruntés au corpus de la philosophie classique en faisant varier la notion de faux problème autour des couples d'opposition liberté/déterminisme, ordre/désordre ou réel/néant. Ni le Kant de la dialectique transcendantale ni le Bergson de *La Pensée et le mouvant* n'étaient évidemment supposés connus par principe, même si le jury a pu apprécier à leurs sujets dans plusieurs copies des développements qui manifestaient une réelle familiarité avec ces auteurs.

La majorité des candidats semble avoir été gênée par les deux difficultés suivantes.

1/ L'ignorance du sens intuitif et courant de l'expression « faux problème ». Elle a d'abord été cause de l'absence complète d'exemples de faux problèmes (et, d'ailleurs aussi, de problèmes). D'où une grande quantité de dissertations vides ou formelles dans le plus mauvais sens du terme. Quand il y a eu des exemples, ils frappaient par leur trivialité : on a parlé de ses « ennuis » de santé ; on évoquait inévitablement, après le premier tour des élections présidentielles, l'insécurité et l'immigration. Mais c'est surtout l'absence de réflexion sur ces exemples qui est le plus à regretter. De même, le « problème mathématique » a été souvent utilisé, mais peu de candidats ont pris la peine d'en rappeler un précisément et en entier, et de réfléchir sur ses règles de construction et d'énoncé. Quand un problème est cité, il arrive qu'il le soit mal ou que le candidat laisse passer une solution fautive. Les exemples font, dans tous ces cas, figure de simple illustration rhétorique, sans utilité pour la progression de la démonstration. C'est d'autant plus dommage que les exemples pouvaient permettre de distinguer les notions et de ne pas confondre « problème », « question », « aporie », « contradiction » et « ennui ».

L'ignorance du sens de l'expression a aussi conduit les candidats à vouloir la comprendre de manière littérale et analytique, sans voir qu'il s'agit d'un syntagme figé, à prendre comme un tout. Cette démarche malheureuse est à l'origine du plan le plus couramment adopté, qui se soldait en général par un hors-sujet : premièrement le problème, ensuite le faux (ou le vrai et le faux), puis, en général, le faux problème. À séparer ainsi le traitement des questions, on ne pouvait que laisser échapper le sujet. À chaque fois qu'il y a des expressions courantes dans l'énoncé d'un sujet, on ne saurait trop recommander aux candidats de les prendre comme telles et de fonder leur réflexion sur leur sens global et non sur l'analyse artificielle des termes, qui, en l'occurrence, a seulement conduit à rabâcher inutilement des fiches sur les critères les plus généraux du vrai et du faux.

Dans d'autres types de travaux, le plan prenait l'allure d'une simple recherche du critère entre le problème et le faux problème, mais toujours en l'absence d'exemples et d'idées sur ce que serait un faux problème. On proposait alors souvent une juxtaposition de critères plus ou moins arbitraires du faux problème : ce qui est sans solution, ce dont la solution est évidente, ce dont la solution n'intéresse pas. Approfondissant cette dernière direction, les candidats ont fréquemment été conduits à professer le relativisme le plus total (en effet, tout est à la fois problème pour quelqu'un et faux problème pour un autre : il n'y a donc que des faux problèmes et, en même temps, il n'y a pas de faux problèmes). Au pire, dans cette perspective, le « problème » pouvait perdre toute détermination et en venir à signifier « idée », « thèse », « représentation », etc. Le plan devenait ainsi très artificiel et ne dénotait aucun travail conceptuel sur la notion.

2/ La seconde difficulté des candidats a été de se montrer conscients qu'ils composaient une dissertation de philosophie. L'absence souvent complète de références à la discipline a surpris le jury. On fait plutôt appel aux malheurs des héros de la série télévisée « Dallas » (ces gens-là n'ont que des faux problèmes !) ou encore aux déboires sentimentaux d'Édith Piaf. Il est vrai qu'il peut sembler difficile de faire de la philosophie sur une notion qui appartient bien au vocabulaire de l'histoire de la philosophie la plus classique, mais la

déborde aussi et peut aussi bien valoir dans des domaines extra-philosophiques. Le travail philosophique consiste dans ce cas à comparer le mode de fonctionnement d'une notion dans plusieurs domaines différents ou hétérogènes. Il ne consiste donc pas nécessairement à juger en bien ou en mal de l'existence de faux problèmes, ce que nombre de candidats ont pris pour un moment obligé de leur réflexion, en expliquant qu'il est bon de se poser des faux problèmes, car cela constitue un « divertissement pascalien », ou que c'est mauvais, parce que le faux problème est un « mode d'être inauthentique ».

Rappelons enfin que les « auteurs » et les références, philosophiques ou non, ne sont pas des « signaux » censés manifester la culture du candidat, mais doivent faire progresser la réflexion et enrichir l'expérience. Il est donc inutile de les citer en passant ou de se contenter de simples allusions. La discussion serrée d'un texte vaut évidemment mieux qu'un travail qui se disperse sur une pluralité d'auteurs et passe sur chacun d'eux sans comprendre ce qui est en jeu à chaque fois. Quand le candidat possède certains éléments de culture et sait comment les utiliser, il doit encore chercher à les adapter exactement à la problématique introduite par le sujet et ne pas plaquer les développements tout faits d'un cours ou d'un corrigé, si excellents soient-ils. Les correcteurs ont malheureusement retrouvé les mêmes analyses provenant, semble-t-il, d'un travail sur « Le problème » ou « La réflexion » dans plusieurs copies. Enfin, il peut être fécond de prendre partiellement appui sur une culture sociologique, comme on l'a vu, mais on doit aussi en souligner les deux risques les plus courants : tomber dans l'entre-deux de la sociologie et du journalisme en traitant par exemple « Les faux problèmes dans la politique et la société contemporaines », ou donner un traitement entièrement sociologique de la question en s'inspirant, par exemple, de la méthode (et de la rhétorique) de tel sociologue contemporain célèbre.

Terminons en signalant, ce que tous les préparateurs ne cessent de répéter : l'importance du respect de l'orthographe, de la langue (on lit souvent « irrésolvable », « non-atteignable » ou « dilemne de Rodrigue ») et de la ponctuation ; l'inutilité de faire usage d'un jargon pseudo-philosophique et de faire intervenir des schémas ou des dessins dans ses démonstrations.

-----